

Enculer Évangéline

Éric McComber

Numéro 100, hiver 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14417ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

McComber, É. (2004). Enculer Évangéline. *Moebius*, (100), 69–77.

ÉRIC M^cCOMBER

Enculer Évangéline

Les gars passent me prendre au coin de Hutchison et Laurier. Ils sont déjà quatre, parce que la vieille Honda de Sylvain l'a lâché ce matin. On m'explique ça trois fois, tandis qu'on tente d'enfourner mon équipement dans le coffre. Finalement, on m'installe les bâtons dans le visage et le cyclopéen sac de goaler sur les genoux. L'odeur est insupportable.

— Mène, Sylvain, stie! Tu laves-tu ton stock des fois, crisse?!

— Ben non! D'même y s'tiennent loin de mes nets.

— Kossé qu'on disait, man?

— Ah ouain! Aké... Les wétrisses!

— Ouain-ouain... Les wétrisses...

— Non, man, moé chpas d'accord... Des wétrisses, moé j'en ai fourré des tonnes, faut jusse awère le tour...

Y a Carreau, le conducteur, petit teigneux rabougri... Aussi, Sylvain, le goaler qui pue plus loin que son ombre, sale, boutonneux, humide... Y a aussi Fontaine, grand, fils de ministre, blond, riche, con... Y a Christian, pusher, fils d'avocat célèbre, cheveux ras, manteau de cuir, wannabe musicien, juste assez musicien pour se mettre régulièrement... C'est lui qui le dit. Il prononce:

— Parlant de wétrisses, y en a-tu qui srapellent d'Évangéline du Pit?

— Wow! Le Pit! Ça stait l'bon vieux temps, esti!

— Ouan!

Carreau fait démarrer la voiture.

C'est il y a quinze ans. Le Pit sert de refuge à toute une faune de crados dégénérés du Mile-End. On y sert de la grosse Mol dans une atmosphère parfumée à la cendre, la moisissure et l'urine de gars saoul. On s'y retrouve entre losers pour jouer au baby-foot et se défoncer

la gueule en sweat pants et en chemises de chasse. Le Pit se blottit dans le sous-sol du semi-chromé 5116, fréquenté par les bonnes gens et parfois, certains soirs homériques, par nous, aussi. Le 5116. Savez, ce genre de place enfumée à la machine à boucane... Boucane saveur de cerise en caoutchouc... Miroirs. Spots rouges. Blacklights. Filles blondies, adoucies, échassies, sourieuses, aguicheuses, roucouleuses... Buveuses du bout des lèvres... Drinks coquets qu'elles suçent des heures durant, reculant l'échéance de l'ivresse. Par optimisme ou naïveté.

Au sous-sol... Évangéline. Celle-là! Nymphé de la brosse. Naïade du houblon. Dêité du vomi. Elle porte un parfum enivrant dont elle enduit ce prototype chimérique qui lui sert de corps. Elle exulte... Corrosive... Subversive. À force... Ce qu'elle fout là, barmaid au Pit? aucune idée! Sans doute, platement: du cash. Eh oui! Sans doute. C'est qu'on boit ferme, nous, dans nos pantalons d'exercice, avec nos sniks et nos casquettes. Seconds degrés, nous sommes! Seconds degrés... Presque tous... Anyway. Mon chum JF... Juste avant sa rédemption. Il symbolise le Pit totalement. Il est en quelque sorte notre leader. Notre flûtiste. Il nous entraîne dans la fange. Arpenteur au chômage. Maîtrise en urbanisme décrochard. Docteur en géographie semi-robineux... Peine d'amour. Waiter dans un resto de pâtes gaies... 200\$ de pourboire chaque soir... 175\$ de coke... Éboueur les week-ends pour payer le loyer... Roi du Pit. On l'appelle Capitaine Taverne. Il part parfois en hurlant «s'essayer au 5116». Il redescend une heure plus tard nous expliquer ses déboires ou ses succès. Il invente des opening lines de la mort, sur le coin du bar, avant de monter les tester sur les bourgeoises d'en haut. Il nous utilise comme cobayes.

— Oké tchèque ma nouvelle: «Salut, jm'appelle JF, chus séronégatif...»

— Mmm. C'est bon, ça.

— Ou bedon: «Salut, mon nom est JF... j'ai le sirop négatif!»

— Ouain. Plus drôle, ça. Ça l'aime rire, les filles. Bon, ça...

Il retravaille inlassablement, soir après soir:

— Salut, mon nom est JF, sucez-vous?

- Est pas mal, celle-là!
- Salut, sucez-vous? (mon nom est JF).
- La première était meilleure...
- Attendez! Oké: «Salut, mon nom est JF, avez-vous déjà sucé un JF?»

Sa descente se poursuit. Y a ce problème, au Pit. On est pas immobiles... Je veux dire, on s'enlise pas... On coule... La plupart... La totalité... Par le fond... JF nous montre le chemin. Déchéance... Quand je dis déchéance... Je parle évidemment de liquides humains. C'est à ça qu'on mesure la vraie déchéance, au fond. Je veux dire, la très grande majorité d'entre nous... Avons... Vous savez... Ces moments... Qui se pisse dessus assis dans le coin, sans s'en rendre compte... Qui nous raconte avoir chié dans un taxi la veille en retournant chez lui... Qui se vante d'avoir tartiné les murs de marde dans les chiottes de l'Express... Ah! Pour y aller, on y va... Moi, enfin, c'est pas ben ben spectaculaire... J'ai perdu mes clés sou-vent... Maintenant, je laisse ma fenêtre de balcon entrou-verte... Quatre fois que je l'ai cassée pour rentrer... Sinon, moi, je me fais piquer mon porte-feuille... Quelques fois, je régale malgré moi, les soirs de B.S. ou de droits d'au-teur. Anyway... Trop bas pour que ça m'achale. Dans le trip déchéance... Au final... Mon top aura été Julie. Julie, ma copine qui me ressemble tellement... Quand elle vient faire son tour, tout le monde la prend pour ma sœur... Ça nous fait rigoler. Nous entretenons le mythe. Ce soir, comme pour rire, on s'est mis à se rouler des pelles dans un coin... Et là, le monde nous regarde... Malaise! Même dans ce trou de merde... MALAISE! Dans cette grotte humide où tout le monde a déjà vomi sur l'autre au moins une fois?! De laquelle on ressort maculé... Où on se pisse dessus... Où on se fait transporter dans le banc de neige avec une croûte de mousse au visage... Dans ste trou à marde... Dans ste trappe à gras du câlisse... J'embrasse ma pseudo-sœur et... MALAISE. Commentaire glacial d'Évangéline:

- Émile, t'as peut-être un peu trop bu à soir?
- TROP BU?

Trop bu? Je peux pas le croire. Trop bu. Au Pit. Ah, ah, ah! Ça l'excite, la Julie, ça... La réprobation générale...

Du coup, elle passe à la vitesse supérieure... Ça la fait rigoler. Et détache la brassière! Et glisse les mimines dans les cotons ouatés du frerot! Et pis, on baise presque sur une table, là. Dans le fond, derrière la colonne. Y a le grand Maurice qui vient nous avertir...

— Wow, wow, wow! Allez vous pogner une chambre!

Maurice représente l'autorité locale. Il ferme l'œil sur tout! Les petits trafics... Les mini-magouilles... Les piqués pockets et les pipiques de smack... En fait, il a la main dans tous les petits sacs... Il a tout vu... Enfin... Je l'ai vu tout voir... Mais ça... Ça... ÇA! Frère et sœur qui se tranchent en public! Qui se mettent les mains partout! Qui se grignotent les mamelons! C'en est trop. Dehors! Scandale! Le Québec n'est pas prêt pour ça. Le second degré a ses limites. Encore trop vrai pour qu'on en rize.

On crisse not' camp en taxi.

Pourtant, avec le Capitaine, ça y va aux toasts... Une fois il propose à une femme échouée au bar... Je veux dire... Une femme qui fait une super imitation de sac de poubelle en jute... Semi-comateuse... Puante... Pas belle... Enfin... Ça lui plaît, ça, lui! Y vient d'Outremont. Veut se défaire des modèles et des patterns de l'esthétisme bourgeois. Anyway. Il lui glisse comme ça, sirupeux, charmeur:

— J'aimerais ça vous emmener chez nous (il reste poli), vous déshabiller doucement...

Elle ouvre un œil...

— ...Vous manger ben comme faut, pis là, te vomir dans plotte avant de te fourrer!

Elle dit «oui!» et les voilà qui partent en claudiquant, oubliant derrière eux verres à demi pleins et foulards imbibés.

Vers la fin... Le JF... Il tombe dans une sorte d'auto-hypnose littéraire, avec ses opening lines... La dernière que j'entends vaut le prix d'entrée... Il s'approche de cette fille au bar, tout près de moi et fait:

— Salut.

— Salut... Chte connais?

— Non. Moi, euh, ce que je voudrais, c'est assez simple... Veux dire, j'ai un fantasme... Genre... Pis euh...

— Dis-lé, on va ptêt rire?!

— Ouain. Faque... mon idée c'est, euh, j'voudrais mettre une fille enceinte, pis me tenir dans la salle d'accouchement, tsé, pis une fois que le bébé est sorti, me crisser la tête dans ltrou!

La fille reste bouche bée... Quelques gens autour ont entendu... Se sont retournés... JF en rajoute:

— Tu m'sak pas une claque?

— Euh...

— Cool. Mon nom, c'est JF, sucés-tu?

Évangéline vient me parler. Elle s'assoit sur un tabouret à côté de moi quand c'est tranquille... À la longue, jeune et étourdi, je commence à croire que nous devenons amis. Ha, ha, ha. Je prends place au bar, mesmerisé. Tétanisé. Elle m'ébaudit de petits clins d'œil complices, de sourires en coin... M'adresse de longues rafales-surprises de compliments intelligents et sensibles. Un soir elle m'invite à aller voir un film avec elle. On se donne rendez-vous à Berri pour le lendemain. Je l'attends une heure en vain. Je la revois deux jours plus tard, elle ne s'excuse pas. Je ne dis rien. J'ai vingt ans. Vous savez. Elle me réinvite. Je redis oui. Relapin. Elle me réinvite encore. Là... Ho! Wow! Jeunot, con, mais wooow! Je dis oui, mais... Rendez-vous à l'intérieur de la salle. Elle acquiesce. Rerelapin. Au moins, cette fois-là je vois le film. Ensuite, je l'ignore. Le matin, je me masturbe en pensant à elle. Des mouchoirs de papier de marque générique m'égratignent le gland, à la fin... Quand j'essuie ma jouissance... Que je chuchote son prénom. Quand on est con, on est con. On a toujours vingt ans. Drôle d'époque, je suis retourné vivre chez mon père. Il m'a gracieusement offert une pièce humide de son sous-sol en béton rue Saint-Michel. Cent tremblements de terre par jour... À cause des fardiens... Puis, les daddy long legs, les silverfish, les cloportes... J'arrive de deux années de tournée dans les bars de campagne. Je me plais bien dans ce logement. J'y ai mis mon piano. Dans la petite alcôve en ciment, j'ai déroulé un vieux tapis... Posé mon futon... Peinturé le béton en vert... Pas si mal. L'odeur me fait un peu gerber... Mais je m'en accommode. J'aime bien les sous-sols. J'aime l'idée de vivre sous terre. Enterré

vivant. Mon père et mon frère me marchent sur la tête. Je les entends jamais, c'est en ciment. Le jour du grand tremblement de terre, je réagis même pas... C'est qu'un gros fardier, pour moi. Anyway. Ma job... Suis homme à tout faire dans une usine de recyclage. Papier et verre. Ciment dans ma chambre... Ciment au travail... Ciment au Pit. Y a comme un thème. Fondations. Humidité. Vomissures. Froideur. Pas si froid, quand même. Y a la musique. Et des fois, le sexe. Un soir je revois par hasard la Jude de Chute-aux-Outardes. On va chez moi... Elle me suce. Elle veut pas se déshabiller... Elle veut pas rester à dormir... Je l'aime presque, moi... Cette fille. Elle me suce longtemps... Je suis saoul... Puis elle m'avale goulûment... Léchant soigneusement chaque goutte, comme si mon liquide lui était précieux... Comme si c'était sa dernière occasion d'en boire... Puis elle part. Elle veut pas me donner son numéro. Elle prend le mien. Elle m'appelle un mois plus tard pour me dire adieu. Sur mon répondeur. «Adieu» qu'elle dit. Peux pas te voir ni te parler... S'compliqué... Pas maintenant. Un jour...» Jamais. Elle est peut-être morte. Enfin, bref. Je sors de l'usine, je mange chez l'Grec, j'échoue au Pit. Tout ça en sweat pants, avec mon chandail du Canadien en tissu synthétique, maculé de taches d'encre, de vinasse moisie, de tzatziki et de bière... Les cheveux gras... La barbe hirsute... Je me venge de mon ex, designer de mode. Ça me fait bien rigoler, anyway, ce trip vomi. Ça correspond à une sorte de besoin. J'espère toujours la croiser et lui faire honte devant son Guillaume-Sabin, son Pierre-Hugo, son Didier-Alexandre!

Début de soirée tranquille. Je suis seul au Pit avec Évangéline. Elle me la joue charmeuse. Je sais pas ce qu'elle me veut, cette fille. Me faire mourir, peut-être. Elle me parle de son nouveau tatouage. Je demande rien, moi. Je veux boire mes dix grosses Golden à goût de mouffette après une grosse journée de triage de bouteilles... Mais non! Il faut qu'elle me parle de son tatouage. Évidemment, on le voit pas, ce tatouage. Où il est le tatouage? Youhouuu! Où il se caaache... le joli tatouage? Je peux pas boire ma Golden tranquille? Non, monsieur. Elle sent le besoin de m'expliquer le premier tatouage. Pour que je

comprenne le deuxième. Important, ça, que je comprenne le deuxième tatouage. Moi, j'aimerais bien comprendre les lapins. Les relapins, aussi. Enfin, j'en ai jamais parlé, de ces lapins. Jamais-jamais. Elle ouvre son chemisier, là?! Mais oui. Elle a déboutonné sa chemise... Elle me parle... J'entends rien. J'ai le torrent d'Anne-Claire Poirier dans les oreilles. Elle écarte le bonnet de son soutien-gorge! Et quelle gorge! Une gorge dans laquelle s'engouffrer... S'engloutir... S'engorger... Une gorge badigeonnée de crèmes savantes et de parfums que nos pourboires lui rendent accessibles... Une gorge, un canyon... Une peau matte et scintillante... Une odeur de fille sortant de la douche... C'est vrai, oui... Elle sort de la douche... C'est le tout début de sa journée... Ma tête tourne, là... Suis-je censé l'embrasser? Ce sein... Le toucher... Le palper comme un docteur? PAP test? Dégustation? Je ne comprends rien. J'ai vingt ans. Vous savez. Il y a donc un petit papillon multicolore, là, dans la courbe... Sur le galbe... À l'intérieur de la gorge chaude. Mes poumons se sont vidés. Ce qui devrait être inné ne l'est plus. Respirer. Ah! Je n'ai pas la nostalgie de cette période de profonde idiotie. Quelques molécules d'oxygène parviennent finalement à mes bronches. Elle rigole de ma réaction. Vous savez. Cette cascade de rire que font jaillir de leur tête les fillettes qui vous dessinent un soleil sur un bout de papier et qui se sauvent en courant... Vous savez. La petite cascade. Je regarde, évidemment. Je ne sais pas que je dois faire comme si j'avais vu mille fois, cent mille fois mieux. J'ai vingt ans. Vingt ans trisomique. Vingt ans simplet. Enfin. Je fais un compliment. «Gauguin», je fais. Critique d'art, je m'improvise. Faut que ça serve... Tous ces cours! M'en suis-je tiré honorablement? Reboutonne-t-elle sa chemise? Non. Mais non, voyons. Elle parle de l'autre, là. Le nouveau. Ah oui. Le nouveau. La comparaison, hein? Tout ça s'explique. La comparaison était le sujet de la conversation. Entre les deux. Les deux tatouages.

— Viens ici, qu'elle fait.

— Mais euh... que je réponds.

Il y a baiser, là. Elle s'est penchée au-dessus de son bar, m'offrant cette vue plongeante du canyon soyeux... Et elle m'a offert ce bisou d'encouragement... Je suis déjà

en train de lui obéir. Je quitte ma bière pour contourner le bar et je regarde droit devant moi sur le sol pour ne pas trébucher... Je suis électrocuté par ce bisou. Sur la bouche. Me voilà agenouillé devant elle dans le cambouis sucré, le nez à cinq centimètres de son nombril. Elle pose une main sur ma tête, pour l'équilibre, et défait le bouton et la fermeture éclair de son jean. Elle fait glisser son pantalon jusqu'à ses genoux d'un habile déhanchement. Je m'apprête à lui enserrer les fesses... À lui arracher son slip... À la lécher à mort... Elle ouvre la jambe gauche... Juste comme j'embraye, que je démarre... Juste comme je cède à mon instinct... Juste là... Elle pointe...

— Tu l'aimes?

Un lézard vert et mauve. La queue s'enroule autour de sa cuisse. Je ne trouve rien à répondre. Je lutte seulement pour retrouver ma motricité. Elle reste là, quelques longues secondes. Immobile. Ses cuisses sont là, devant ma bouche. Mes mains sont moites. Je remarque que son slip est couvert de petits oursons beiges. Sa chatte embaume. Délicate. Adorable odeur. Ses cuisses, lisses toutes en glissandos dorés. Le duvet de la jambe, rouge dans l'éclairage du bar. Je ne bouge pas. Il y a un seuil entre le délice de l'attente et l'humiliation. On le franchit presque, puis elle se rhabille tout à coup. Elle remonte son pantalon. Elle reboutonne sa chemise. Elle parle fort. De rien.

— Bon, ben, c'est ça qui est ça, qu'elle dit.

Je retourne m'asseoir. Une trique impossible à dissimuler. Visible comme le soleil au zénith. Complètement moulée par le coton ouaté de mon sweat. Elle l'avise. Sourit, fronce les sourcils l'air de dire: «Vilain petit cochon!» L'odeur de mon sexe parvient, forte, à mes narines. Ça me gêne. Je me rassois juste à temps. Maurice entre avec trois autres habitués.

La semaine suivante, Évangéline m'invite chez elle. Pour après. Après la soirée.

— Mais sois discret, qu'elle chuchote. Rejoins-moi là-bas.

Elle griffonne son adresse dans mon cahier. À trois heures trente, je pars en direction de chez elle. C'est exactement à l'opposé de chez moi. Assez loin. J'arrive. Je

sonne. Pas de réponse. Pas de lumière. Pas possible. Vingt ans, vous savez. Je m'assois sur le trottoir. J'attends une demi-heure. Vous pouvez rire. Quand on a vingt ans, et que notre fantasme numéro un nous invite chez elle... Enfin. Je la vois qui approche, mais elle n'est pas seule. J'ai de bons yeux, à l'époque. Elle est entourée de trois connards du Pit. Trois grognants. Boîtants. Hurlants. Je me dissimule dans une embrasure. Elle les fait monter chez elle. L'un d'eux lui fourre une paluche entre les fesses. Il rigole.

— Hark, hark, hark, t'as-tu dla bié au moins câlisse? Je rentre chez moi.

Je ne suis plus jamais retourné au Pit de toute ma vie après cette soirée-là. En fait, je n'ai plus jamais entendu parler d'Évangéline jusqu'à aujourd'hui, assis sur le siège arrière avec le sac de goaler sur les genoux. On s'en va jouer contre le garage Saint-Rémi, à Dollard-des-Ormeaux. Christian reprend, tout en conduisant:

— Moé, Évangéline, je l'ai fourrée dans l'cul!

— Han! Moi aussi, man!

— Moé itou, crisse!

— Moé les gars, je l'ai tellement fourrée souvent, son cul... Ça m'a écoeuré. Je l'connais comme le fond dma poche, esti!

— Pis toé, Émile, esti, l'as-tu fourrée dans l'cul, la tite-Évangéline?

J'ai plus vingt ans. Mes joues brûlent un peu, quand même.

— Non, man. C'est full-maladies, des wétrisses.

Tout le monde rigole. Je suis populaire, quand même. Je réussis toujours à les surpasser dans l'ignoble. Sylvain frappe sa portière et s'exclame:

— Ben lààà! était pas wétrisse, Évangéline, était barmaid!

Y a d'hallucinants dégradés sépia entre la sloche de la rue et les bancs de neige du trottoir. Ma salive a un drôle de goût. J'espère en scorer une couple, tantôt.